

NOTES DE TRAVAIL

Isaïe 7,10-14Contexte général

À l'accession au pouvoir de Téglat-Phalazar III, en 746, le royaume d'Assur (Assyrie), a perdu toute sa puissance, agité qu'il est par plusieurs tribus d'origine araméenne et nabatéenne et par une petite maison royale au nord, Ourartou (environs du lac de Van). Traversant ces crises intérieures, l'Assyrie a perdu complètement la splendeur qu'elle avait atteinte sous Salmanazar III et Adadnirari III. Dès le début de son règne (746-727), Téglat-Phalazar III entreprend de redresser cette situation défailante de son pays en s'attaquant à tous les petits royaumes arrogants qui constituent une menace pour Assur. Traitant les souverains vaincus avec une cruauté inouïe et inaugurant une politique cruelle et inédite de déportation massive de populations, il multiplie les campagnes militaires, et après avoir conquis la Médie au nord (744 et 737), il se tourne vers Aram et l'Arabie, d'où viennent les incursions araméennes répétées. Il mate la Syrie du Nord et ses rois en révolte et réduit une deuxième révolte. Mais l'ambition de Téglat-Phalazar III est grande ; il veut étendre son royaume jusqu'en Arabie. Aussi, en 734, il traverse Israël, occupe Gaza et la région sud vers l'Égypte. C'est le début du démembrement du Royaume d'Israël qui perd définitivement ses territoires du nord (future Galilée), sa partie sud étant placée sous suzeraineté du roi d'Assyrie (2 R. 16,5-7). Le roi d'Israël est donc réduit au rôle de vassal. Toute la région vit dans l'effroi. Cherchant à échapper à la terreur assyrienne, Hiram II, roi de Phénicie, Retsin, roi d'Hiram (Damas) et premier menacé, et Menahem roi d'Israël choisissent de payer tribut à l'Assyrie ; mais en même temps ils préparent secrètement une coalition avec Édom, Moab, Ammon. Comme l'ennemi est de taille redoutable, ils voudraient aussi que Juda et l'Égypte se joignent à eux afin d'être assez fort pour réduire la menace assyrienne. Or Juda a comme politique de s'aligner sur l'Égypte, et devant la réticence égyptienne à entrer dans la coalition contre l'Assyrie, Juda désire garder sa neutralité.

Contexte immédiat

Les rois Retsin, de Damas, et Peqah, d'Israël, tentent par la force de faire changer d'avis à Juda en l'attaquant violemment, obligeant Édom à se joindre à eux pour contraindre Juda. Bilan : 120.000 morts, 200.000 captifs judéens et un fils du roi de Juda tué (2 Chr 28,5-7 ; Is 7,1). Mais la coalition ne peut triompher de Jérusalem. La terreur s'empare alors des gens du royaume de Juda (2 R 16 ; 2 Chr 28 ; Is 7,2), en même temps que se posent à tous de troublantes questions : Qu'en est-il du droit de Dieu sur la terre qu'il a donnée à son peuple, qu'en est-il des promesses faites aux Pères, notamment à David (2 S 7,12-16) ? Comment le Seigneur peut-il laisser la terre promise être ravagée à ce point, voire menacée d'être vidée de son peuple ? N'est-ce pas là chose inimaginable ? Est-il pensable que le Seigneur puisse lâcher ses promesses, abandonner la terre promise et plus encore son peuple ? Le Seigneur se montrerait-il infidèle à sa parole ? De là, à penser que le Seigneur ne s'occupe plus ou pas de son peuple, il n'y a qu'un pas !

La foi est donc mise à rude épreuve. Et devant ces tragiques événements et les questions qui troublent profondément, des divisions surgissent au sein de Juda. Les uns réclament l'adhésion pure et simple à la coalition anti-Assyrienne. Mais Achaz reste opposé à une telle solution hautement risquée face à un redoutable ennemi potentiel dont les représailles, en cas de défaite de la coalition, risquent d'être ni plus ni moins catastrophiques que l'anéantissement pur et simple de la nation de David. Sans nul doute, Achaz a-t-il le souci de son peuple, conjugué au désir de rester roi à part entière. Devant son refus, certains projettent de renverser Achaz et de le remplacer (Is 7,6). D'autres encore, dont le prophète Isaïe, forts de leur foi, exhortent le roi et Juda à ne s'appuyer que sur Dieu seul et à résister à toute tentation de ne s'appuyer que sur les hommes. Mais Achaz et ses conseillers vont choisir une voie encore différente, une voie politique osée : ils appellent l'Assyrie à l'aide, calculant qu'une telle attitude sera considérée avec bienveillance par Téglat-Phalazar et leur vaudra, en retour, son estime et le maintien de leur autonomie (2 R 16,7), sauvant donc et son peuple et son règne. ¹

¹ Pour le contexte historique, cfr André et Renée Néher, Histoire biblique du peuple d'Israël, p. 469-473.

C'est dans ce contexte très tendu, dominé par la frayeur, l'incompréhension des événements qui se déroulent, les doutes qui assaillent et la foi ébranlée, que le prophète Isaïe, – qui est prophète en Juda –, est envoyé, pour la troisième fois, par le Seigneur, avec, en guise de signe, son fils Shéar-Yashub, c'est-à-dire "Un petit reste sera revenu", auprès d'Achaz, roi de Juda (Is 7,3), pour réaffirmer la fidélité du Seigneur. Le prophète demande instamment au descendant de David de garder pleine fidélité à Dieu seul, de ne pas craindre les "bouts de tisons fumeux" que sont Retsin et Peqah, qu'il détruira sous peu (Is 7,8) et de ne pas céder à la tentation de traiter avec le roi d'Assyrie, sous peine de payer un très lourd tribut (2 R 16,7-9 ; Is 7,9b). Les 65 ans, dont il est ici question pour la destruction des "tisons fumeux", indiquent prophétiquement, non le moment où Samarie cessera d'être un royaume, ce qui se réalisera en 722, soit 20 ans plus tard, (date sur laquelle s'arrête généralement la critique historique), mais bien le moment où Samarie cessera d'être un peuple, sous le règne de Manassé, soit en 677. Cette prophétie porte bien plus loin que la simple destruction du royaume du nord, puisqu'elle annonce sa disparition pure et simple dans l'exil, dont aucun de ses membres exilés ne reviendra.

v. 1-5

En évoquant, au v. 1 de son ch. 7, la généalogie d'Achaz, Isaïe veut rappeler qu'Achaz avait devant les yeux l'exemple de la fidélité au Seigneur dans laquelle se sont maintenus son père et son grand-père, dont les livres des Rois et des Chroniques (2 R 15,3 et 34 ; 2 Chr 26,4 ; 27,3) indiquent qu'ils ont été "agréables" au Seigneur. Deux rois fidèles au Seigneur et envers qui le Seigneur s'est montré fidèle. Il n'y a pas plus clair !

v. 6-9

Au v. 6, le Seigneur fait savoir qu'il ne permettra pas que le coup de force et les intrigues de la coalition aboutissent. Une seule chose est demandée à Achaz : croire ! (v. 9b).

v. 10-11

En vue de manifester son engagement envers Achaz, et de faire grandir et d'affermir sa foi, le Seigneur lui fait la proposition suivante : que toi le roi (car si le roi, qui est la tête, accueille ce signe, tout le peuple, le corps, suivra) demande, (= prier), pour toi-même ("leka"), – c'est-à-dire pour que cela puisse t'aider à mettre ta confiance dans ma parole –, un signe, quel qu'il soit, au dessous de la création ou au dessus de la création, au plus profond (βαθος = profondeur du mystère de Dieu) ou au plus haut (= au-delà de l'univers), dans les profondeurs (1 S 28,23s), comme par exemple de faire revenir un mort du shéol, ou dans les hauteurs, comme un signe au-delà du céleste (Jos 10,12s ; Is 38,7s ; Lc 11,16s). Dans les deux cas, il s'agit d'un signe qui dépasse le créé, qui dépasse le terrestre, (puisque le ciel est créé), qui dépasse le domaine de l'homme. Un signe "extra-ordinaire", en gage de la promesse faite. (Cfr Abraham qui demande un signe ; Moïse, Gédéon, etc.). Autrement dit, lorsque le Seigneur permet à Achaz de lui demander n'importe quel signe, aussi grand soit-il, c'est là l'expression d'une fidélité divine sans borne. Achaz peut le demander, et le Seigneur serait peut être mis en difficulté. Eh bien, non ! Le Seigneur accomplira le signe demandé.

Or déjà, lors du retour des israélites avec leurs prisonniers judéens à Samarie, le Seigneur avait envoyé un de ses prophètes en Israël, pour dénoncer la fureur excessive avec laquelle Israël avait massacré ses frères Judéens, et le prophète avait été jusqu'à obtenir que l'on prenne soin des prisonniers et qu'on les renvoie finalement sains et saufs chez eux (2 Chr 28,9-15), ce qui était déjà chose surprenante. N'était-ce pas là, déjà, un signe de la fidélité du Seigneur ? Et de sa volonté de sauver et d'épargner ? Achaz aurait donc pu demander tout simplement l'extermination des rois coalisés. Cependant, le signe qui lui est suggéré va bien au-delà, comme nous le découvrirons dans le verset 14. C'est qu'au préalable, il faut bien voir que le vrai problème, ici, n'est pas d'abord la sortie heureuse d'une situation périlleuse, aussi dramatique fut-elle, mais que la véritable première question est celle, centrale et décisive pour Dieu d'abord et, du même coup, pour Israël, de la démarche de foi d'Achaz. Le salut d'Israël, ici, repose tout entier sur la coopération ou la non-coopération du roi Achaz avec le Seigneur. Et devant la faiblesse persistante d'Achaz, le Seigneur lui propose de choisir l'aide qui lui soit la plus appropriée, aussi démesurée soit-elle à ses yeux d'homme. Achaz entrera-t-il dans la vocation "messianique" qui lui est proposée ? Osera-t-il être "messie", comme son père et son grand-père l'ont été ? Osera-t-il la démesure de Dieu ou se contentera-t-il de la mesure de l'homme ?

v. 12

La réponse d'Achaz est de ne rien demander. Sous prétexte de ne pas mettre le Seigneur à l'épreuve (7,12), Achaz se fonde hypocritement sur la parole-même de Dieu, lequel, il est vrai, a formellement interdit aux membres de son peuple de le mettre à l'épreuve (Dt 6,16 ; Judith 8,16 ; Sg 1,2 ; Sir 18,23 ... Mt 4,7 ... 1 Cor 10,9). En tant que Législateur, le Seigneur n'est-il pas au-dessus de la Loi ? Or Achaz manipule la parole de Dieu, mieux même, il oppose à Dieu sa propre parole (comme le serpent en Gen 3, ou encore le diable en Luc 4). N'est-ce pas là précisément mettre Dieu à l'épreuve – de sa propre parole – ? Et à Dieu qui lui en donne l'autorisation expresse, il répond par une piété feinte envers la Loi, piété qui cache mal son refus très net d'avoir affaire à Dieu ; sa fausse piété manifeste sa détermination à refuser de mettre toute sa confiance en Dieu ; en un mot, Achaz est non-croyant. Comment peut-il être incroyant alors même que Dieu lui parle par son prophète ? La foi, ce n'est pas croire que Dieu existe, car cela, même les démons le croient ; la foi c'est mettre concrètement son entière confiance dans le Seigneur. Et la non-foi, c'est exactement le contraire. On peut donc faire partie du peuple de Dieu, et ne pas croire effectivement.

v. 13-14

"Entendez donc, maison de David !". Inviter quelqu'un à entendre ce que l'on va dire, c'est faire appel à l'attention totale de l'interlocuteur, c'est lui demander de ne se laisser distraire par rien, l'inviter à se concentrer entièrement sur ce qui va lui être adressé. Cela peut être aussi une invitation lancée à quelqu'un qui refuse d'écouter, qui refuse de comprendre. C'est plutôt ce second sens qui prévaut ici : Non seulement, dit le Seigneur, vous laissez les hommes (Moïse, les prophètes), mais vous laissez Dieu. Comment ? En refusant toute confiance dans les uns et dans l'Autre et en multipliant les méfaits, fausses alliances, etc. Car le refus d'Achaz manifeste que s'il refuse de mettre sa confiance dans le Seigneur, c'est parce qu'il a déjà choisi de la mettre ailleurs.

La réaction divine est aussi nette que surprenante : Que l'homme croie ou ne croie pas, le Seigneur donnera un signe. Malgré le refus, le péché de l'homme, le Seigneur va agir. Et quel signe va-t-il donner ? Un signe plus grand que tout ce à quoi aurait pensé Achaz : "*Voici que la jeune fille* (מַחֲמֵה - *almah* ; παρθενος, = vierge), [sera] *enceinte et enfantant un fils*". De quelle jeune fille s'agit-il ? Il ne s'agit pas ici de "betula", jeune femme, mais bien d'une jeune fille, "almah", comme Rébecca est présentée au puits (Gn 24,16), c'est-à-dire une jeune fille dans son état de vierge, avant même que d'être mariée, et que la Lxx traduit très précisément par παρθενος. Qu'une femme mariée soit enceinte n'aurait d'ailleurs pas grande valeur de signe. *Almah* vient de la racine "olam", qui signifie cacher, se cacher. Le premier sens en est donc : la cachée, celle qui a en elle un mystère caché aux hommes. *Almah* ne veut donc pas dire jeune femme, mais cachée. Comme Halleluia, Hosannah, Amen, *Almah* est intraduisible. C'est pourquoi l'Église catholique reprend le mot en le translittérant tout simplement tel quel en latin : Alma. Alma Mater !

Et la Lxx, – traduite, rappelons-le, par les juifs d'Alexandrie – a cru bon de trancher toutes les discussions rabbiniques (et futures) en traduisant par ce terme qui ne souffre aucune équivoque : παρθενος, vierge. Est vierge, pour l'Écriture Sainte, toute personne qui veut se consacrer entièrement au Seigneur, qui lui est pleinement "réservée". (Voir développement détaillé du thème de מַחֲמֵה - παρθενος et voir aussi l'homélie sur l'Immaculée Conception)

Qui est cette jeune fille ? De quel enfant s'agit-il ? Qu'est-ce qu'un tel signe vient faire dans la situation tragique, angoissante même (v. 16) que traverse la nation de David, le peuple de Dieu ? (à développer)

Puisque Achaz fait la sourde oreille au Seigneur, puisqu'il se refuse à entrer dans les vues du Seigneur, il se met en travers, s'oppose au déroulement du Dessein divin (= Satan, cfr Mt 16,23 ; Mc 8,33), et le Seigneur décide de passer outre d'Achaz, en donnant un signe, mais un signe qu'il veut maintenir caché aux hommes qui n'en veulent pas. Et la vierge enfantera un fils auquel elle² donnera (prophétiquement) le nom d'"Emmanuel". Le nom révèle la vocation de la personne : Emmanû - El = "Dieu-avec nous". Et qu'y a-t-il de plus grand que Dieu qui se fait homme ? Un homme qui se comporte comme un sot (à la tête de son peuple, ... à la tête de l'humanité) est remplacé par Dieu lui-même qui s'incarne. Le Seigneur révèle de manière voilée, cachée, seulement compréhensible par celui qui croit en lui, qu'il viendra en personne. Et aujourd'hui encore cela reste vrai !

Une petite question se glisse dans notre esprit : Achaz aurait-il jamais pu découvrir le signe que le Seigneur voulait donner ? Tant il est sûr que lorsque le Seigneur lui propose de demander un signe, c'est

² A rapprocher et comparer avec le "tu" de Mt 1,21 ; le "ils" du v. 23 et le "il" du v. 25 dans l'évangile de ce jour.

que le Seigneur a une idée en tête. Oui, Achaz aurait pu le découvrir s'il avait eu foi dans le Seigneur. Car, avoir foi dans le Seigneur, c'est apprendre à penser comme lui, et cela jusqu'à "voir" comme lui. Mais comme Achaz ne veut pas mourir à sa manière tout humaine de considérer les choses, il ne peut comprendre les choses de Dieu. Avec la seule raison, on ne comprend pas Dieu, mais seulement avec la foi.

Une vierge qui va enfanter, est-ce possible ? Humainement non ! Pour Dieu, oui ! Dans ce mot "signe", il y a quelque chose qui dépasse l'homme ? Quoi ? Ce que Dieu pense, et qui nous dépasse résolument. D'où la question : Qu'est-ce que Dieu pense ? Le signe, dont il parle, est une réalité cachée que Dieu va révéler par l'enfantement de la vierge, par une vierge-mère, c'est-à-dire par une action nécessairement sur-naturelle ; autrement dit, il s'agit d'une réalité que Dieu peut envisager et à laquelle l'homme ne peut penser. Voilà pourquoi le Seigneur proposait d'emblée à Achaz de lui demander ce qui dépasse l'entendement.

Et le signe incroyable qu'il veut donner tient caché au-dedans de lui-même un autre signe plus incroyable encore : un petit enfant qui sera "*Dieu avecque nous*" ! De l'élevé au plus élevé, du profond vers le plus profond, du caché vers le plus caché, du mystérieux vers le plus mystérieux encore, voilà comment le Seigneur prépare ceux et rien que ceux qui mettent leur totale confiance en lui à sa venue en personne.

v. 15

De quelle crème s'agit-il, et de quel miel, alors que le pays est dévasté et menacé d'une ruine plus grande encore ? (à développer)

Et cet enfant rejettera le mal, ce qu'aucun autre enfant des hommes ne sait faire et n'a jamais fait. En même temps, nous est révélé ici que lorsque Dieu intervient, il ne veut le faire qu'à travers l'homme dans le double but de :

- a) dévoiler à l'homme son incapacité à "croire", à mettre effectivement toute sa confiance en Dieu ;
- b) susciter la grâce de sa propre venue sur terre, seule capable de rendre l'homme croyant.

v. 16

Éphraïm disait : "la parole de Dieu est impraticable". Et Éphraïm sera détruit.

v. 17 : "*contre ton peuple et la maison de ton père*"

Juda en vient à dire de même. Il connaîtra un sort presque identique.

Remarquons que Dieu a bien remis dans les mains d'Achaz, et le peuple qui lui appartient et la maison de son fidèle David auxquels il s'est lié par ses promesses. Achaz a tout pour être "messie", pour faire advenir l'ère messianique. Et il refuse par manque de foi. Dans ces conditions, comment le Seigneur va-t-il assurer le salut promis à son peuple ? Comment va-t-il remplir sa promesse faite à David ?

La suite de l'histoire d'Achaz nous révèle que son recours au roi d'Assur et son désir de s'attirer les bonnes grâces du souverain assyrien (= le monde) vont le conduire à des actes extrêmes : suppression du sacerdoce, abolition du culte, remplacement de l'autel du temple par un autel païen, et introduction d'idoles dans le temple. C'est-à-dire à l'abomination de l'abomination : l'infidélité au Seigneur Dieu, et son corrélat, l'idolâtrie.

L'Église nous donne à lire ce texte, afin qu'avant de demander au Seigneur l'impossible, c'est-à-dire qu'il vienne en personne, à Noël, afin qu'avant même de lui demander d'augmenter et d'affermir en nous la foi en cette venue, nous nous rendions d'abord compte que nous sommes ce qu'est Achaz : incroyant, non-croyant.

L'Église nous appelle à oser mourir à nos conceptions tout humaines, à nos tristes faux-fuyants, à nos compromis à la belge, à nos faux recours humains, nos fausses alliances, nos pitoyables concessions, nos fausses excuses, pour oser croire sur parole le Dieu impossible qui se rend possible, le Dieu inatteignable qui se rend atteignable, le seul et unique "Dieu [Vivant qui] s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu" (Irénée).